

ARTICLE V.

POÈMES MIXTES.

Parlons enfin de quelques pièces que par rapport à la variété de leur objet, nous n'avons pu classer dans aucun des articles précédents.

IDYLLE. ÉGLOGUE.

O U

POÉSIE PASTORALE.

La poésie pastorale s'occupe des *pasteurs* ou *pâtres*, et doit présenter l'imitation de cette vie champêtre qui est la leur; mais l'embellir assez, pour que dans cette nature on reconnoisse la belle nature. La poésie pastorale est différente de ce qu'on appelle simplement *pastorale*; celle-ci est une pièce de théâtre dans laquelle les acteurs et les actrices sont des bergers ou des bergères. Il y a encore le roman pastoral, qui

d'ordinaire écrit en prose, fait passer des bergers et des bergères par une suite d'intrigues qui se dénouent à la fin: Telle est Galathée, que Florian a imitée de Michel de Cervantes.

La poésie pastorale a différents noms: tantôt on l'appelle poésie bucolique, tantôt églogue (ou éclogue), tantôt idylle. Voici l'origine de ces trois mots qui nous viennent du grec.

Bucoliques tient directement à *boukolikos*, qui signifie *pastoral*; églogue, à *eklogé*, qui veut dire *choix*; et ce choix s'est appliqué à celui des diverses situations des bergers entre eux; idylle, à *eidos*, *image*, ou *eidullion*, terme consacré aux divers écrits de Théocrite.

Il est difficile de déterminer au juste les nuances qui différencient l'églogue et l'idylle. Quelques législateurs du Parnasse ordonnent à l'églogue de se montrer avec plus d'action, à l'idylle, de se produire avec plus d'images, de récits, de sentiment; mais la plupart confondent souvent l'une avec l'autre.

Les poètes d'un goût fin savoient bien qu'ils plairoient en présentant de petits drames, dont les acteurs bergers et simples, mais innocents,

produiroient leur naïveté, leurs plaisirs, leurs chagrins même sous les traits ravissants de la belle nature; ils ont donc fait des églogues: et ces églogues, quand elles ont un certain degré de perfection, reconduisent le lecteur à cetemps fortuné que la fable nomme l'âge d'or. Mais comme peu d'auteurs sont destinés à peindre fidèlement le charmant tableau de la belle nature, beaucoup ont échoué dans l'églogue, parce qu'aux traits purement naturels, ils ont joint les saillies d'un esprit trop cultivé peut-être pour des chefs de troupeaux. D'autres fois ils ont par un excès opposé, employé les noms patois de nos paysans, imitant Ronsard,

Qui changeoit sans respect de l'oreille et du son
Lycidas en Pierrot, et Philis en Toinon.

Boileau assigne de la manière suivante les règles de l'églogue et celles de l'idylle.

Suivez pour la trouver, Théocrite et Virgile;
Que leurs tendres écrits par les graces dictés,
Ne quittent point vos mains jour et nuit feuilletés,
Seuls dans leurs doctes vers, ils pourront vous apprendre
Par quel art sans bassesse un auteur peut descendre,
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers,

Au combat de la flûte animer les bergers :
 Des plaisirs de l'amour vanter la douce amorce,
 Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce ;
 Et par quel art encore l'églogue quelquefois
 Rend dignes d'un consul la campagne et les bois.
 Telle est de ce poëme et la force et la grace.

Telle qu'une bergère au plus beau jour de fête ;
 De superbes rubis ne charge point sa tête ;
 Et sans mêler à l'or l'éclat des diamants,
 Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements ;
 Telle aimable en son air, mais humblé dans son style,
 Doit éclater sans pompe une élégante idylle :
 Son tour simple et naïf n'a rien de fastueux,
 Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.

En descendant des siècles les plus reculés jusqu'à nous, nous rencontrons d'abord Théocrite, natif de Syracuse et qui vivoit environ 285 ans avant J. C. Il s'est fait une réputation étonnante par ses idylles. Elles sont écrites avec une douceur, une mélodie que la traduction altère, si elle ne les fait entièrement disparaître.

Moschus et Bion vinrent quelque temps après Théocrite : le premier fut célèbre en Sicile, l'autre à Smyrne en Ionie. Perrault dit que l'idylle de Moschus : *l'Amour fugitif*, est une des plus

agréables poésies qui se soient jamais faites.
Bion a honoré sa patrie plus encore que Mos-
cus n'avoit honoré la sienne.

Tout le monde connoît les bucoliques de
Virgile.

Passons aux auteurs français, et nommons
Marot, Ronsard, m. 1585, 61 a. Ils se sont peu
distingués dans le genre pastoral. Racan nous
plait encore dans quelques endroits de ses ber-
geries; on y trouve du naturel, de la délica-
tesse: p. e.

Heureux qui vit en paix du lait de ses brebis,
De leur simple toison voit filer ses habits;
Qui soupire en repos l'ennui de sa vieillesse,
Aux lieux où pour l'amour soupira sa jeunesse;
Qui demeure chez lui comme en son élément,
Sans connoître Paris que de nom seulement;
Et qui bornant le monde aux bords de son domaine,
Ne croit point d'autre mer que la Marne et la Seine.
En cet heureux état, les plus beaux de mes jours
Sur les rives de l'Oise ont commencé leur cours.
Soit que je prisse en main le soc ou la faucille;
Le labour de mes bras nourrissoit ma famille;
Et lorsque le soleil en achevant son tour,
Finiissoit mon travail en finissant le jour,
Je trouvois mon foyer couronné de ma race;

A peine bien souvent y pouvois-je avoir place ;
 L'un gisoit au maillot , l'autre dans son berceau ;
 Ma femme en les baisant dévidoit son fuseau ;
 Le temps s'y ménageoit comme chose sacrée ,
 Jamais l'oisiveté n'avoit chez moi d'entrée. etc.

Segrais (Jean Renaud de), né à Caen, m. 1701, 77 a. étoit de l'Acad. fr. Outre la traduction en vers français, de l'Enéïde et des Géorgiques, on a de lui des églogues très-estimées et d'autres ouvrages. Voici un tout petit extrait d'*Uranie*, églogue qu'il dédia au marquis de Gamache.

Dans un bois écarté dont les ombrages verts
 Ne sentirent jamais la rigueur des hivers ,
 Au pied d'un haut rocher qui semble dans les nues ,
 Vouloir cacher l'horreur de ses pointes chenues ,
 Est une grotte sombre, où nature fait voir
 Un essai merveilleux de son divin pouvoir ;
 Où par mille beautés que sa main libérale
 Dans ces aimables lieux confusément étale,
 Elle a voulu montrer sans étude et sans tard,
 Combien ses ornements sont au dessus de l'art.
 C'est là que le Zéphir a placé son empire,
 C'est dans ce beau séjour que pour Flore il soupire,
 Ni les âpres frimats, ni les grandes chaleurs
 N'y ternissent jamais le bel émail des fleurs :
 Des bruyants aquilons les rapides haleines,

N'y troublèrent jamais le cristal des fontaines,
 Qui sur un gravier d'or font écouler leurs eaux,
 Et proche du rocher, forment deux clairs ruisseaux,
 Qui passant au travers de cette grotte obscure,
 Mouillent les bords d'un lit de mousse et de verdure;
 Où leur murmure lent invite à sommeiller,
 Ceux que les plus grands soins forceroient à veiller. ...

Mde. Deshoulières ouvrit une route nouvelle dans la carrière de la poésie pastorale. Cette femme ornée des grâces de l'esprit et du corps, débuta par une victoire poétique remportée à l'Acad. fr. sur Fontenelle son antagoniste. Ses idylles se distinguent par la naïveté du ton, l'aisance de la versification, et les grâces des tournures. Il seroit à désirer qu'elle eût eu une plus haute idée de l'humanité.

Fontenelle (Bernard le Bovier de), né à Rouen, m. 1757, 100 a. moins un mois, fut membre de l'Acad. fr., et pendant 52 ans, secrétaire de l'Acad. des sciences. Il donna chaque année un volume de l'histoire de cette académie: histoire dont la préface générale passe pour un chef-d'œuvre. Voulant ajouter une branche aux couronnes de laurier qu'il avoit mé-

ritées, il fit des églogues. Il auroit dû ne pas y aspirer, il pouvoit s'en passer.

La Mothe manquant de naturel, ne pouvoit réussir en faisant des églogues.

Gresset s'étoit d'abord destiné à l'état ecclésiastique parmi les enfants de St. Ignace; mais une peinture trop naïve et trop vraie des minutieux riens des cloîtres, tracée de main de maître dans son ingénieux et charmant *Vervet*, le fit exclure à 26 ans, de la société des Jésuites. Alors il vécut à Amiens depuis 1748, y occupant une place lucrative. Il a donné dix églogues, imitant Virgile plus qu'il ne le traduisoit. Gresset, après sa réception à l'Acad. fr. ne donna plus rien au public, et c'est vraiment dommage. Un de nos poètes a dit à ce sujet :

D'une main légère et badine,
L'ingénieux et séduisant Gresset,
Figueroit à nos yeux l'immortel perroquet
De la troupe visitandine,
Ses erreurs, sa sainte doctrine,
Son jargon militaire, et son dévot caquet.
A cet élégant badinage;
Succède le riant tableau
De son pédantesque ermitage . . .

Mais d'un sommeil épidémique,
 Il n'est point garanti par ses succès flatteurs ;
 Il s'endort couronné de lauriers et de fleurs,
 Dans un fauteuil académique.

Arrêtons-nous ici, de peur de nous rappro-
 cher trop du temps où nous vivons.

ÉPIGRAMME. MADRIGAL.

L'épigramme, suivant la force étymologique grèque, signifie simplement *inscription*, et n'est autre chose qu'un petit nombre de vers présentant une pensée fine terminée par une pointe saillante. La brièveté, la finesse de la pointe, tel est son caractère; louer la vertu, exprimer sa reconnaissance, ridiculiser des travers, censurer de mauvais ouvrages, voilà son objet principal; son but est de surprendre par le trait piquant qui la termine. Quelquefois l'épigramme n'a que deux vers, rarement elle en a plus de douze.

Boileau après avoir parlé du sonnet, ajoute:
 L'épigramme plus libre, en son tour plus borné,
 N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.

Voici quelques épigrammes.

Avant-hier Alison partit si follement
 Pour un long et fâcheux voyage,
 Que sortant de chez elle avec empressement ;
 Elle oublia ses gants, ses dents et son visage.

Sur du papier doré Lise écrivoit des vers
 Qu'elle avoit composés sur des sujets divers,
 Et voulut que j'en fisse un jugement sincère ;
 A quoi je répondis, d'un visage assuré,
 Oh la mauvaise ménagère,
 Qui gâte du papier doré. (*Brébeuf, né en 1613,
 m. 1661*)

Par trop bien boire, un curé de Bourgogne
 De son pauvre œil se trouvoit défermé.
 Un docteur vient : Voici de la besogne
 Pour plus d'un jour. — Je patienterai. —
 Ça, vous boirez. — Hé bien, soit ; je boirai. —
 Quatre grands mois. — Plutôt douze, mon maître. —
 Cette tisanne. — A moi ? reprit le prêtre,
Vade retro. Guérir par le poison ?
 Non, par ma soif. Perdons une fenêtre,
 Puisqu'il le faut ; mais sauvons la maison. (*J. B. Rousseau.*)

Le madrigal ne diffère de l'épigramme que
 par le caractère de la pensée, qui toujours doit
 être douce et gracieuse, et le plus souvent ga-
 larde. Le sentiment doit y régner plus que l'es-
 prit, et c'est la tournure heureuse qui en fait le

mérite. Quelques étymologistes ont prétendu que *madrigal* venoit de l'espagnol *madrug*, *se lever matin*, parce que les amants avoient coutume de chanter des madrigaux dans les aubades qu'ils donnoient à leurs maîtresses. Quoiqu'il en soit, le bon madrigal joint à sa douceur gracieuse, plus de sel que de pointes; il rejette la fadeur. Boileau nous dit:

Le madrigal plus simple et plus noble en son tour,
Respire la douceur, la tendresse et l'amour.

Voici quelques madrigaux.

Je songeois cette nuit que de mal consumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avoit inhumé;
Et ne pouvant souffrir ce fâcheux voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage:
Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici;
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
Coquin, ce me dil-il, d'une arrogance extrême,
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même;
Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien,
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien, (*Pierre Patrice, né à Caen, m. 1671, 88 a. Il fit ce madrigal quelques jours avant sa mort.*)

Jeune Iris, dans notre querelle,
Je n'examine point qui de nous deux a tort;

De tout ce qui vous plaît je demeure d'accord ;
Et vous avez raison, puisque vous êtes belle, (*Antoine de
Rambouillet de la Sablière, m. 1680.*)

Vous demandez en quoi, jeune et belle Amélie,
Diffèrent une Montre et vos attraits puissants ?
La montre marque les instants,
Et près de vous on les oublie: (*Mr. François de
Neufchâteau, encore vivant.*)

Le premier jour que je la vis,
J'aperçus sa beauté, mais je n'aperçus qu'elle ;
Et le jour que je l'entendis,
Je la trouvai beaucoup plus belle.
J'admirai son esprit, je louai ses attraits,
Sans penser que mon ame en seroit enflammée ;
Si j'avois su d'abord combien je l'aimerois,
Je ne l'aurois jamais aimée. (*Mr. de Boufflers,
encore vivant.*)

SONNET. RONDEAU. TRIOLET.

Le sonnet est un petit poëme de 14 vers. On ne peut en donner d'autre définition, mais les qualités de ces quatorze vers sont telles, qu'

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poëme.

Boileau nous enseigne et le mécanisme et les règles du sonnet. Il feint qu'Apollon

Voulant pousser à bout tous les rimeurs françois,
 Inventâ du sonnet les rigoureuses loix ;
 Voulut qu'en deux quatrains de mesure pareille,
 La rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille ;
 Et qu'ensuite six vers artistement rangés,
 Fussent par deux tercets par le sens partagés.
 Sur-tout de ce poëme il bannit la licence,
 Lui-même en mesura le nombre et la cadence ;
 Défendit qu'un vers foible y pût jamais entrer,
 Ni qu'un mot déjà mis ôsât s'y remonter.

L'étymologie de *sonnet* n'est qu'un diminutif du vieux mot françois *son*, qui signifioit une pièce de vers destinée au chant, et qu'accompagnoient quelques instruments. De la même source vient *sonate*, pièce de musique. Ici, ce mot désigne la mélodie propre à un beau sonnet.

Citons un sonnet de Boileau.

Nourri dès le berceau près de la jeune Orante,
 Et non moins par le cœur que par le sang lié,
 A ses jeux innocents enfant associé,
 Je goûtois les douceurs d'une amitié charmante.

Quand un faux Esculape à cervelle ignorante,
 A la fin d'un long mal vainement pallié,
 Rompant de ses beaux jours le fil trop délié,
 Pour jamais me ravit mon aimable parente.

Oh, qu'un si rude coup me fit verser de pleurs !
 Bientôt, la plume en main, signalant mes douleurs,
 Je demandai raison d'un acte si perfide.

Oui, j'en fis dès quinze ans ma plainte à l'univers,
 Et l'ardeur de venger ce barbare homicide,
 Fut le premier démon qui m'inspira des vers.

On trouve aussi dans le cours de langue, No.
 315, un sonnet comique de Scarron, m. 1660,
 59 a.

Le rondeau est un petit poème d'un caractère ingénu, badin et naïf ; ce qui a fait dire à Boileau : Le rondeau né gaulois, a la naïveté. Il est composé de 13 vers partagés en 3 strophes inégales sur deux rimes : ou 8 masc. et 5 féminin., ou 7 m. et 6 féminin. Les deux ou trois premiers mots du rondeau servent de refrain, et doivent se trouver au bout des deux strophes suivantes : c'est-à-dire après le huitième et le treizième vers. Outre cela il y a un repos nécessaire après le cinquième vers. Le refrain doit arriver à sa place comme par hasard et présenter autant que possible une nouvelle idée. La troisième strophe y est égale à la première, et pour le nombre des vers, et pour la disposition des rimes ; la se-

conde a ses trois vers sans compter le refrain.
On peut remarquer ici que le rondeau ne lè-
cède guères au sonnet pour la difficulté, et que
les vers de 8 ou de 10 syllabes sont presque les
seuls qui lui conviennent.

On ne peut donner d'étymologie plus natu-
relle de *rondeau*, que le mot fr. *rond*, syno-
nyme de ligne circulaire; il commence comme
il finit, et finit comme il a commencé. Voici un
vieux rondeau comique d'Adam Billaut, menui-
sier à Nevers, plus connu sous le nom de maî-
tre Adam, qu'on appeloit communément le *Vir-
gile au rabot*. m. 1662. Il s'adressé à un ami
souffrant d'une sciatique.

Pour te guérir de cette sciatique,
Qui te retient comme un paralytique
Sur ton grabat, sans aucun mouvement,
Prends-moi deux brocs d'un fin jus de sarment,
Puis lis comment on le met en pratique.

Prends-en deux doigts, et bien chauds les applique
Sur la partie où la douleur t'épique,
Et tu boiras le reste promptement,

Pour te guérir.

Sur cet avis ne sois point hérétique,

Car je te fais un serment authentique
 Que si tu crains ce doux médicament,
 Ton médecin pour ton soulagement
 Fera l'essai de ce qu'il communique.

Pour te guérir.

Le triolet est un petit poëme de 8 vers, dont le premier se répète après le troisième, et les deux premiers à la fin. Il faut cependant que cette répétition se lie à une pensée nouvelle, et qu'elle s'y lie naturellement. Elle a pour objet de faire ressortir un trait piquant. Voici le joli triolet de Ranchin.

Le premier jour du mois de Mai
 Fut le plus heureux de ma vie.
 Le beau dessein que je formai
 Le premier jour du mois de Mai !
 Je vous vis et je vous aimai.
 Si ce destin vous plait, Silvie,
 Le premier jour du mois de Mai
 Fut le plus heureux de ma vie.

ÉNIGME. CHARADE. LOGOGRIPHE.

L'énigme est un mot qu'on propose à deviner, mais dont on ne présente que voilés, les qualités, les causes, les effets, afin d'agacer la curiosité.

sité du lecteur. Ce mot vient du grec *ainigma*, qui signifie *sens caché* ou *difficile à voir*. En voici une de J. J. Rousseau; c'est le mot *portrait*.

Enfant de l'art, enfant de la nature,
 Sans prolonger les jours, j'empêche de mourir:
 Plus je suis vrai, plus je fais imposture,
 Et je deviens trop jeune à force de vieillir.

La charade, dont l'étymologie, au dire d'un savant, remonte au celtique *chwar*, *jeu, divertissement*, suivi de la terminaison *ade* propre à marquer l'action de faire la chose que désigne la première partie du mot, et qui alors signifieroit: ce qui procure du divertissement; la charade, dis-je, est la décomposition d'un mot que l'on donne à deviner, en indiquant d'une manière énigmatique le sens de chaque syllabe, et puis le sens du mot entier. P. e. voici une charade sur le mot *merveille*, qu'il faut décomposer *mer* et *veille*, présentant sous quelque emblème la première syllabe *mer*, puis la seconde *veille*, dont par une licence on ne compte pas la troisième.

Toujours mon premier en naufrage

Fut très-fécond.

L'œil se fatigue par l'usage
De mon second.

Vous, de l'amour, de la tendresse
Enfant gâté,

Vous êtes mon tout en sagesse
Comme en beauté.

Le logogriphe, qui nous vient du grec *logogryphos*, discours énigmatique, est un mot souvent présenté d'abord en entier comme dans l'énigme, et dont ensuite à l'aide des lettres qui le composent, mais différemment combinées ou retranchées, on forme d'autres mots qui sont autant de petites énigmes, et qu'il s'agit de deviner. On emploie le mot *tête* pour indiquer la première lettre, *queue*, la dernière, *cœur*, celle du milieu; les autres s'appellent pieds. En voici un petit, dont le mot est *drame*.

J'ai cinq pieds. Avecque mon tout,
Au théâtre l'homme de goût

M'applaudit ou me blâme;

Avec quatre, je suis un châtiment infâme;

Avec trois je présente un objet immortel;

Avec deux, je deviens un pronom personnel.

ÉPITAPHE. INSCRIPTION.

L'épithaphe est une inscription ou gravée, ou destinée à être gravée sur un tombeau, à la mémoire d'une personne défunte. L'étymologie du mot rappelle la même idée; c'est le grec *epi*, sur, et *taphos*, tombeau. L'épithaphe est ordinairement un trait ou de louange, ou de morale, ou de l'une et de l'autre.

Il y a un style particulier pour les épithaphes latines, on le nomme *style lapidaire*; mais il n'est pas de notre objet d'en traiter.

Citons quelques épithaphes. Les Anglais n'ont mis sur la tombe de Dryden que:

D R Y D E N.

et les Italiens sur celle du Tasse que:

L E S O S D U T A S S E.

L'épithaphe de Newton mérite une place ici.

Isaacum Newton,

Quem immortalem

Testantur tempus, natura, cælum;

Mortalem hoc marmor

Fatetur.

La Fontaine s'est fait la suivante.

Jean s'en alla comme il étoit venu,
Mangeant son fonds avec son revenu;
Croyant trésors chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien sut le dispenser;
Deux parts en fit, dont il souloit passer
L'une, à dormir; et l'autre, à ne rien faire.

Un plaisant fit celle-ci:

Ci-gît Grégoire: au monde en sept-cent-trente il vint,
Et rendit l'ame en sept-cent-quatre-vingt.
Vous savez en deux mots tout ce qu'a fait Grégoire:
Il naquit, il mourut, c'est toute son histoire.

Les inscriptions se gravoient autrefois comme de nos jours, sur le frontispice des temples, sur les monuments et les édifices publics, et semblables. Il faut qu'elles soient courtes, fines et saillantes. En voici quelques-unes.

Celle de l'hôtel des invalides de Berlin, est d'une précision majestueuse:

LAESO MILITI ET INVICTO.

Piron fit la suivante pour être gravée sur une pyramide que le village d'Arcy incendié en 1720, avoit érigée à Mr. Grassin seigneur du lieu, quand celui-ci eut fait rebâtir le village.

La flamme avoit détruit ces lieux;
 Grassin les rétablit par sa magnificence.
 Que ce marbre, à jamais, serve à tracer aux yeux
 Le malheur, le bienfait, et la reconnoissance.

Bernard, m. 1775, avoit fait mettre sur son
 boudoir :

Content de ce petit espace,
 Puis-je former d'autres souhaits ?
 Le bonheur tient si peu de place,
 Le bonheur n'en change jamais.

BALLADE.

La ballade est une pièce de vers ordinairement distribuée en 3 couplets de même mesure et sur les mêmes rimes masc. et féminin., assujettie à un refrain qui sert de dernier vers à chaque couplet, et terminée par un envoi ou une adresse que termine le refrain. Le nombre des vers du couplet n'est point limité; il peut y en avoir de 4 à 12. L'envoi est ordinairement de 4 ou 5 vers, quelquefois tous féminins. Quant au rythme des vers, c'est 10 ou 8 syllabes. Ce genre de poëme n'est plus guères usité.

Il paroît que le mot ballade, quelquefois écrit

balade, tient au vieux français *baler*, qui signifioit *danser* ou *sauter*; d'ou le nom des fêtes de village, appelées *baladoires*, parce qu'on y saute comme le font d'ordinaire les paysans.

Voici une ballade que Sarasin adresse en réponse à un écrit sur la goutte, dont il étoit tourmenté.

Le gouteux qui sa goutte sent,
Fait triste chère et laide mine;
Bien que de lui tu sois absent,
Ta rime fort bien le devine.
Quand tu te souviens qu'il clopine
Dès qu'il veut faire un pas ou deux,
Ton esprit alors s' imagine
C'est pauvre chose qu'un gouteux.

Maint auteur antique et récent,
Bien instruit en toute doctrine,
Soutient que la goutte descend
De copulation divine,
Et que de Bacchus et Cyprine
Naquit cet enfant maupiteux;
Mais non obstant cette origine,
C'est pauvre chose qu'un gouteux.

Pour moi, qui des fois plus de cent,
Ai passé par cette étamine,
Que me sert-il d'être innocent

Et plus net que n'est une hermine ;
 Puisqu'au pied je porte une épine
 Qui me rend tout lieu raboteux,
 Et que l'on dit quand je chemine :
 C'est pauvre chose qu'un goutteux.

ENVOI.

Prince, il n'est herbe ni racine
 Qui m'empêche d'être boiteux,
 Et sans ta rime Sarasine,
 C'est pauvre chose qu'un goutteux.

F I N.

ERRATA.

<i>Pag.</i>	<i>lig.</i>	<i>au lieu de</i>	<i>lisez.</i>
5.	16.	l'avoient	l'avoit
9	9.	idyle	idylle
41.	23.	fante	fantent
69.	2.	1799	1709
77.	6.	aũ pièces	aux pièces
79.	18.	cet espèce	cette espèce
94.	14.	une autre	un autre
107.	1.	avoient	avoit